

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

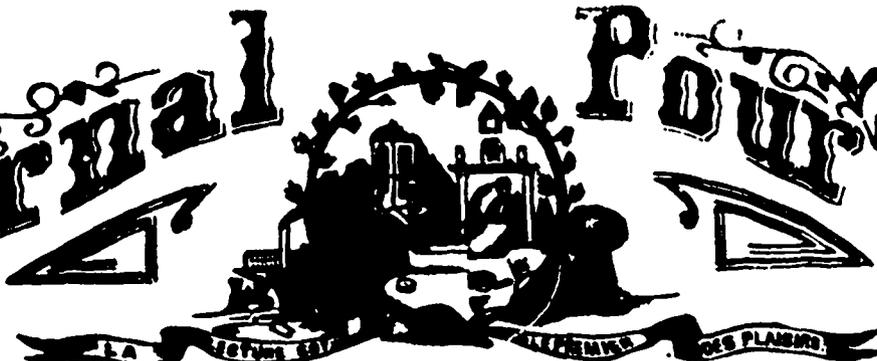
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Journal Pour Tous



LA VICTOIRE EST AU FRANÇAIS DES PLAINES

Vol. II.

OTTAWA, 15 JUILLET, 1880.

No. 26.

Un Hivernage dans les Glaces

Suite et fin.

A ce coup inattendu, Louis Cornbutte et Marie tombèrent dans un désespoir profond, puis ils s'agenouillèrent près du lit et pleurèrent en priant pour l'âme de Jean Cornbutte.

Penellau, Misoune et Turquette les laissèrent seuls dans cette chambre et remontèrent sur le pont. Les cadavres des trois ours furent tirés à l'avant. Penellau résolut de garder leur fourrure qui devait être d'une grande utilité, mais il ne pensa pas un seul moment à manger leur chair. D'ailleurs, le nombre des hommes à nourrir était bien diminué maintenant. Les cadavres d'André Vasling, d'Aupic et de Jocki, jetés dans une fosse creusée sur la côte, furent bientôt rejoints par celui d'Herming. Le Norwégien mourut dans la nuit sans repentir ni remords, l'écume de la rage à la bouche.

Les trois marins réparèrent la tente qui, creuvée en plusieurs endroits, laissait la neige tomber sur le pont. La température était excessivement froide, et dura ainsi jusqu'au retour du soleil, qui ne reparut au-dessus de l'horizon que le 8 janvier.

Jean Cornbutte fut enseveli sur cette côte. Il avait quitté son pays pour aller retrouver son fils, et il était venu mourir sous ce climat affreux! Sa tombe fut creusée sur une hauteur, et les marins y plantèrent une simple croix de bois.

Depuis ce jour, Louis Cornbutte et ses compagnons passèrent encore par de cruelles épreuves; mais les citrons, qu'ils avaient retrouvés, leur rendirent la santé.

Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet purent se lever, une quinzaine de jours après ces terribles événements, et prendre un peu d'exercice.

Bientôt, la chasse devint plus facile et plus abondante. Les oiseaux aquatiques revenaient en grand nombre. On tua souvent une sorte de canard sauvage, qui procura une nourriture excellente. Les chasseurs n'eurent à déplorer d'autre perte que celle de deux de leurs chiens, qu'ils perdirent dans une entreprise pour reconnaître, à vingt cinq milles dans le sud, l'état de la plaine de glaces.

Le mois de février fut signalé par de violentes tempêtes et des neiges abondantes. La température moyenne fut encore de vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, mais les hiverneurs n'en souffrirent pas, par comparaison. D'ailleurs, la vue du soleil, qui s'élevait de plus en plus au-dessus de l'horizon, les réjouissait, en leur annonçant la fin de leurs tourments. Il faut croire aussi que le ciel eut pitié d'eux, car la chaleur fut précoce cette année. Dès le mois de mars, quelques corbeaux furent aperçus voltigeant autour du navire. Louis Cornbutte captiva des grues qui avaient poussé jusque-là leurs pérégrinations septentrionales. Des bandes d'oies sauvages se laissèrent aussi entrevoir dans le sud.

Ce retour des oiseaux indiquait une diminution du froid. Cependant, il fallait pas trop s'y fier, car, avec un changement de vent, ou dans les nouvelles ou pleines lunes, la température s'abaissait subitement, et les marins étaient forcés de recourir à leurs précautions les plus grandes pour se prémunir contre elle. Ils avaient déjà brûlé tous les bastingages du navire pour se chauffer, les cloisons du rouille qu'ils n'habitaient pas, et une grande partie du faux pont. Il était donc temps que cet hivernage finit. Heureusement, la moyenne de mars ne fut pas de plus de seize degrés au-dessous de zéro. Marie s'occupa de préparer de nouveaux vêtements pour cette précoce saison d'été.

Depuis l'équinoxe, le soleil s'était constamment maintenu au-dessus de l'horizon. Les huit mois de jours avaient commencé. Cette clarté perpétuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faible, ne tardèrent pas à agir sur les glaces.

Il fallait prendre de grandes précautions pour lancer la *Jeune Hardie* du haut lit de glaçons qui l'entouraient. Le navire fut en conséquence solidement étayé, et il parut convenable d'attendre que les glaces fussent brisées par le débâcle; mais les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachèrent peu à peu, et le brick redescendit insensiblement. Vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel.

Avec le mois d'Avril vinrent des pluies torrentielles, qui, répandues à flots sur la plaine de glaces, hâtèrent encore sa décomposition. Le thermomètre remonta à dix degrés au-dessous de zéro. Quelques hommes ôtèrent leurs vêtements de peaux de phoque, et il ne fut plus nécessaire d'entretenir un poêle jour et nuit dans le logement. La provision d'esprit-de-vin, qui n'était pas épuisée, ne fut plus employée que pour la cuisson des aliments.

Bientôt, les glaces commencèrent à se briser avec de sourds craquements. Les crevasses se formaient avec une grande rapidité, et il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un bâton pour sonder les passages, car des fissures serpentaient çà et là. Il arriva même que plusieurs marins tombèrent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoque revinrent à cette époque, et on leur donna souvent la chasse, car leur graisse devait être utilisée.

La santé de tous demeurait excellente. Le temps était rempli par les préparatifs de départ et par les chasses. Louis Cornbutte allait souvent étudier les passes, et, d'après la configuration de la côte méridionale, il résolut de tenter le passage plus au sud. Déjà la débâcle s'était produite dans différents endroits, et quelque glaçons flottants se dirigeaient vers la haute mer. Le 25 Avril, le navire fut mis en état. Les voiles, tirées de leur étui, étaient dans un parfait état de conservation, et ce fut une joie véritable pour les marins de les voir se balancer au souffle du vent. Le navire tressaillit, car il avait retrouvé sa ligne de flottaison, et quoiqu'il ne pût pas encore bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel se fit rapidement. La neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés, et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inabordable. De petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

A vingt milles du navire, au sud, les glaçons complètement détachés, voguaient alors vers l'océan Atlantique. Bien que la mer ne fût pas entièrement libre autour du navire, il s'établissait des passes dont Louis Cornbutte voulut profiter.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son père, Louis Cornbutte abandonna enfin la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans regret les lieux où l'on a vu mourir un ami. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ du brick. Souvent il fut arrêté par des bancs de glace, que l'on dut couper à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé à ces périlleuses manœuvres. Penellan, Pierre Nouquet, Turquoise, Fidele Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La *Jeune-Hardie* fut enfin délivrée des glaces à la hauteur de l'île Jean-Mayen. Vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine. Il avait mis près d'un mois à sortir de la mer polaire.

Le 16 août, la *Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Danckerque. Elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourut sur la jetée. Les marins du brick tombèrent dans les bras de leurs amis. Le vieux curé reçut Louis Cornbutte et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par le malheur.

LA FÉE NOIRE.

Suite et Fin.

Jocelyne entra dans le bal.

Elle se hasarda craintivement d'abord dans ces superbes salles étincelantes de lumière et de diamants. On vint l'inviter à la valse, elle accepta sans même distinguer son valseur. Deux heures s'écoulèrent dans une sorte de vertige, puis Jocelyne s'enfuit avec des harmonies confuses pleines roses oreilles, avec de vagues éblouissements plein ses yeux bleus.

Bob ne l'attendait-il pas dehors? il dormait bêtement sur une borne! Jocelyne le réveilla en déposant un pieux baiser sur son front noir.

—Comment... déjà?... répondit-il avec un doux accent de reproche.

—Oui... père... j'ai vu...

—Une valse et un quadrille... N'est-ce donc pas assez quand un père vous attend au froid dans la rue... Puisque tu ne peux pas me suivre dans les salons, adieu le bal maintenant... Adieu pour toujours!...

Bob ne dit mot, mais il eut un sourire tout gros de mystères.

Quinze jours plus tard effectivement, la Fée noire avait apporté des volants de dentelle, une Berthe et des marches par-voilles, une garniture de roses blanches un éventail. Elle revint donc au bal.

Et cette fois, plus maîtresse d'elle-même, elle examina les ornements des salons, les toilettes des dames, voire même ses propres cavaliers.

Deux d'entre eux surtout qui semblaient plus particulièrement s'attacher à ses pas. Ils étaient de la connaissance de la maîtresse de pension de Jocelyne, c'étaient :

Un mulâtre d'une quarantaine d'années environs dont l'obsession lui causait une antipathie profonde.

Un tout jeune homme presque aussi blanc qu'elle même, et dont les timides prévenances lui inspiraient je ne sais quelle instinctive et fraternelle sympathie.

Jocelyne en outre remarqua, qu'alors même qu'elle donnait le bras à l'élegant inconnu pour prendre place dans la salle de bal, l'olieux mulâtre les suivait précautionneusement comme afin d'espionner leurs moindres gestes, leurs moindres regards. Une fois même, elle le surprit caché dans l'embrasure de la porte et la dévorant des yeux.

Aussi, malgré le plaisir enivrant du bal, malgré le pudique charme qu'elle éprouvait instinctivement au bras de son cavalier, Jocelyne vit arriver l'aube avec une satisfaction réelle.

C'était l'instant convenu pour le départ.

Elle descendit donc à grands pas le superbe escalier, elle courut abriter son vague effroi sous le fidèle dévouement du vieux nègre, qui depuis longtemps déjà l'attendait, et auquel elle s'empressa de tout dire.

—Un mulâtre? murmura sourdement Bob. C'est étrange!

VIII.

A partir de cette soirée là les dernières péripéties de cette véritable histoire allaient pour ainsi dire éclater à la fois.

Le matin d'abord, en sortant pour se rendre à son église, Bob aperçut un jeune homme allant et venant autour de sa modeste maison. Il l'examina longtemps, les allées et venues continuaient. Ce manège inquiétait Bob, il ne perdit pas de vue le jeune homme, et le suivit quand il s'éloigna enfin.

Une heure après, le jeune inconnu rentrait dans un riche hôtel du faubourg St. Germain.

Et presque aussitôt au balcon du premier étage de cet hôtel, il reparaisait en compagnie d'un homme de couleur :

Les yeux du mulâtre et du noir se croisèrent tout-à-coup ainsi que deux épées de combat, et simultanément un même cri étouffé s'échappa de leurs lèvres ennemies.

Ils s'étaient reconnus tous les deux du premier coup d'œil.

C'était bien le baron du Val!

—Redoublons de prudence! résolut immédiatement Bob qui courut se blottir sous l'une des larges portes cochères du voisinage. Et laissons ressortir le mulâtre afin de faire connaissance avant tout avec le jeune blanc...?

Le hasard cette fois favorisa la bonne cause...

Un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé, lorsque le baron du Val s'éloigna dans un élégant équipage.

Bob alors pénétra hardiment dans l'hôtel, s'orienta à l'intérieur vers la chambre au balcon, enjamba l'escalier sans même répondre au concierge, traversa deux ou trois salles luxueuses, bouscula quelques laquais qui tentèrent en vain de lui barrer le passage, et finalement se trouva face à face avec le beau valseur du bal.

—Qu'est-ce?... qui êtes-vous?... demanda le jeune homme étonné.

—Je suis le père de celle sous la fenêtre de qui vous étiez encore ce matin, répliqua fièrement le nègre, et je viens vous demander les motifs qui vous font la rechercher.

—Les motifs, je les ignore moi même, s'écria vivement l'inconnu. Je me sent entraîné vers cette jeune fille par une irrésistible sympathie.

—Un instant, d'abord... monsieur... qui êtes-vous?...

—Je me nomme Ernest... Ernest Daval, ou plutôt, car en héritant des biens du frère de ma mère, j'ai obtenu l'autorisation d'hériter aussi de son nom glorieux... Ou plutôt Ernest d'Apreval.

—Le neveu de mon général... s'écria Bob... Dieu soit béni!...

Et, sans dés-emparer, il lui raconta toute l'histoire de Jocelyne.

Le baron du Val rentrait précisément sur ces entrefaites.

Le jeune homme courut à lui, et, le front haut, l'œil étincelant, la voix vibrante encore d'une généreuse indignation, il répéta sur l'heure tout ce que venait de lui révéler le noir.

Le mulâtre resta impassible, et voulut nier d'abord.

Mais Bob tira de son sein un papier jauni par le temps, et d'une voix profonde et grave :

—Voici ma déclaration écrite à l'agonie par madame d'Apreval, interrompit-il solennellement. On ne ment pas à l'heure de la mort. Lisez donc, monsieur Ernest... Et vous... osez nier encore... Osez!...

—Eh bien?... fit arrogamment le baron du Val, après avoir écouté jusqu'au bout l'écrasante lecture de ce funèbre écrit. Et bien... soit... le contrat de mariage est depuis quinze ans dans mon portefeuille; mais moi vivant, il n'en ressortira jamais... ni pour vous, ni pour personne.

—Oh! s'écria l'impétueux jeune homme, oh!—je l'aurai, dussé-je pour cela vous tuer... misérable!

—Prenez garde... dit Bob... c'est le frère de votre père.

—Oui... mais le général d'Apreval était le frère de ma pauvre mère... et je me range de son côté, corps et âme!

—Très bien? dit le mulâtre. Rappelez-vous seulement, monsieur, que je suis votre tuteur, et que vous atteignez dans un mois seulement votre majorité. Respect donc jusque-là... et obéissance!

—De l'obéissance... du respect.

Et le jeune homme qui, depuis un instant, déjà tourmentait son gant blanc entre ses mains crispées, le jeune homme jeta ce gant au visage du mulâtre.

—Un duel! répondit-il sourdement après avoir réprimé le premier élan de sa rage. Va pour le duel... Mais je dois vous laisser du moins le temps de la réflexion... Après-demain matin, si vous êtes encore du même avis... après-demains matin!...

Et il sortit avec un étrange regard.

IX.

Nous retrouvons Ernest dans la mansarde de Bob.

Vers le milieu de cette mansarde, au-dessus d'une antique valise qui sert tout à la fois de garde-robe et d'archives au vieux noir, l'épée du général d'Apréval est suspendue pieusement ainsi qu'une sainte relique.

Puis ses épauettes, son ceinturon, son chapeau troué par une balle.

Devant ce trophée glorieux, vient s'agenouiller Ernest.

Bob est debout derrière le jeune homme, et lui dit :

—Voici l'arme de celui dont vous portez le nom... Elle fut longtemps victorieuse entre ses mains... Elle vous portera bonheur.

Et, détachant l'épée de la muraille, il la remet au fiancé de Jocelyne, en ajoutant :

—Mais, j'espère du moins, que vous savez vous en servir ?

—Non... non... avoue naïvement Ernest.

—Mais... alors... il vous tuera !

Il y fera du moins son possible... N'est-il pas mon unique héritier ?

—Votre héritier... oui... l'argent... encore l'argent... oui... avec de l'argent tout pourrait s'arranger peut-être... eh... quelle idée !

Tout en jetant ces quelques mots entrecoupés, le vieux nègre s'en va pour tourmenter sa cervelle pour en faire sortir un moyen de sauver à la fois ces deux pauvres enfants. A la fin, et comme éclairé par une inspiration soudaine, il reprend à la hâte son pittoresque feutre de mendiant, il va pour s'élançer au dehors.

—Où courez-vous ainsi ? demanda Ernest.

—C'est mon secret ?

—Mais où vous retrouverai-je ? Ernest était frémissant, indigné, furieux.

—Eh... c'est juste... connaissez-vous la maison de jeu du 113.

—De réputation seulement...

—Eh bien... ce soir... au 113... dans deux heures.

Ernest voudrait interroger encore mais déjà Bob est loin.

Il arrive chez le baron du Val, il lui dit :

—Oh ! ne craignez rien... monsieur... je ne veux pas avoir recours à la violence... et je viens tout simplement vous proposer un marché.

—Un marché ?

—Oui... si je vous donnais trente mille francs... cinquante mille francs... cent mille francs...

—C'est mille francs ?

—Consentiriez-vous à me rendre ce contrat... Consentiriez-vous à renoncer à ce duel ?

—Dam... Une belle somme...

—Vous l'aurez demain matin...

—A demain donc !...

—A demain !...

Et, toujours courant, Bob ressort de l'hôtel.

Mais bientôt suivi dans l'ombre par le mulâtre, qui murmure entre ses dents :

—Cet homme est un fou... mais un fou dangereux... Il est bon de le tenir provisoirement à l'écart !

X.

Tout en pratiquant chaque jour son invariable et modeste martingale, Bob, qui sans s'en douter le moins du monde, était un grand mathématicien, Bob avait plus

d'une fois imaginé des calculs pour gagner en une seule soirée des sommes considérables.

C'était sur l'un de ces calculs qu'il comptait pour tout sauver.

Et jusqu'à un certain point, le pauvre nègre ne s'était pas trompé. La fortune était venue en aide à son savoir.

Voyez plutôt ?

Il est assis à l'un des tapis verts.

Devant lui, des tas d'or que contemplant d'un air d'envie tous les joueurs étonnés.

Auprès de lui se tient Ernest, debout et non moins surpris.

Mais en ce moment, un commissaire de police apparaît sur le seuil de la salle de jeu.

Il s'avança vers le noir, et lui mettant la main sur l'épaule

—Au nom de la loi, dit-il, je vous arrête comme prévenu de vol !

Malgré la résistance du nègre, malgré les protestations d'Ernest, Bob est conduit à la Conciergerie.

Quelle affreuse nuit il passe ! quelle matinée pleine d'angoisses !

Vers le déclin du jour enfin, il est appelé devant le procureur du roi.

Ernest est là, Ernest qui réclame son ami depuis la veille au soir en s'offrant à donner toutes les garanties, toutes les explications nécessaires.

—Bob le noir, débute le magistrat, le baron du Val vous avait accusé...

—Le baron du Val m'avait accusé interrompt le noble mendiant en croisant ses bras sur sa poitrine. Eh bien, maintenant, c'est moi... oui c'est moi qui l'accuse à mon tour !

—Que dites-vous ? ..

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

—Je l'accuse d'avoir judis volé le contrat de mariage du général d'Apréval, afin d'assurer à son pupile les biens dont il aurait la jouissance jusqu'à la majorité de cet enfant. Je l'accuse aujourd'hui de vouloir assassiner son pupile que voici, dans un duel inégal, afin de s'assurer l'héritage de sa victime. Voilà !

XI.

Comme on le conçoit sans aucun doute, cette importante déclaration avait été suivie d'un interrogatoire dans toutes les formes.

Puis le procureur du roi convoqua sur l'heure le baron du Val, et rendit la liberté à Bob, mais en lui glissant préalablement à l'oreille qu'il n'avait plus rien à craindre désormais quant au duel.

Ivre de joie et d'espérance, le mendiant conduisit Ernest auprès de Jocelyne.

Il y eut entre ces trois cœurs une scène d'épanouissement et d'allégresse, une de ces scènes du ciel qu'on doit laisser au lecteur la douce satisfaction de se figurer à soi-même en rêve.

A la nuit close, Bob ramena le fiancé de Jocelyne à l'hôtel d'Apréval.

Mais ce fut d'abord chez le mulâtre qu'il entra.

—Monsieur le baron du Val, lui dit-il avec une énergique ironie, la justice française a déjà dû vous défendre d'assassiner Ernest... Bientôt peut-être elle vous contraindra de restituer l'honneur à la mère de Jocelyne... Mais si vous tentiez quelque dernière vengeance sur l'un ou l'autre de mes deux enfants... prenez garde au noir, monsieur le baron... car je vous tuerais sans pitié... Oh !... oui... je vous tuerais !

Et il retourna près d'Ernest.

Mais, au lieu de retrouver le jeune homme tout joyeux encore, il le retrouva tout triste, et lui en manifesta son mécontentement.

—Oh !... Bob qu'as-tu fait !... murmura le futur époux de Jocelyne.

—Je vous ai sauvé !... plaignez-vous-en !

—Malheureux... tu m'as deshonoré !

—Bah !

—Mais on aura beau faire... je me battrais demain matin... je me battrais !

Bob ne répondit rien d'abord, mais il parut réfléchir, et reprit bientôt avec une bonhomie maligne :

—Puisque vous le voulez absolument, je ne dirai plus rien. Mais vous voici tout furieux, couchez-vous donc bien vite pour vous rasseoir les sens... et laissez-moi vous préparer certaine potion des colonies qui vous donnera demain matin un réveil alerte et vaillant !

Quand Bob fut de retour, Ernest était au lit déjà.

Quelques minutes après avoir bu le calmant en question, ses paupières se fermèrent.

Là... dit le noir alors dans sa barbe blanche... Li... bonne nuit... Et maintenant, à moins qu'il ne fasse un terrible vacarme dans cette chambre... tu ne te réveilleras pas de sitôt !...

Li-dessus, il reprit définitivement enfin le chemin de sa mansarde.

Mais il était agité par je ne sais quelle instinctive et vague inquiétude... Mais sur le seuil de l'hôtel, il lui sembla voir passer la fée noire dans le clair de lune.

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

—Bob... résolut-il aussitôt... C'est un avertissement du ciel... il te faut veiller cette nuit !...

XII.

Après son entretien avec le procureur du roi, surtout après la dernière et rude algarade de Bob, le baron du Val fut en proie à un violent accès de fureur.

—Tout perdre en un jour !... grondait en marchant à grands pas dans sa chambre retentissante. Plus rien... rien ! Et s'il mourrait cependant... s'il mourrait cette nuit... je serais riche alors... riche pour toujours !... Fallut-il pour jouir de cette fortune la porter à l'étranger

A cette sérieuse pensée, le mulâtre se tut tout à coup, et d'une main s'appuyant à la table sur laquelle brillait la lumière, de l'autre tourmentant la garde d'un poignard, son œil étincelant seul parla.

En ce moment, une horloge voisine sonna minuit.

—Allons !... résolut enfin le mulâtre. Il le faut... Allons !...

Sans bruit alors il sortit de sa chambre, rampa comme un serpent le long des corridors obscurs ouvrit sans la faire crier la porte d'Ernest, glissa en retenant son souffle jusqu'à l'alcôve, en entr'ouvrit peu à peu les rideaux, et le poignard levé se pencha lentement au-dessus du jeune homme endormi.

Il allait frapper.

Mais un grand ombre noire se leva tout à coup dans la ruelle, et Bob sauta furieux à la gorge du mulâtre.

Il y eut une lutte terrible, au bruit de laquelle Ernest se réveilla de son pesant sommeil.

Mais Bob était le plus fort et le plus brave.

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

Il terrassa promptement son ennemi, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il fouilla dans toutes les poches de son froc élégant, il en retira bientôt le portefeuille

qui devait renfermer le contrat de mariage du général d'Arceval, il eut enfin la triomphante joie de reconnaître cet acte précieux à la lueur d'une bougie que venait d'allumer Ernest.

Après quoi, relevant le miétre épon vante par le collet de son habit, il le jeta au dehors.

XIII.

Quelques mois après, une adorable mariee revenait de l'église, et disait à son époux avec un charmant sourire.

— Mon ami, il ne faut jamais devenir ingrat envers la fée noire. C'est elle qui m'a donné du lait et des joujoux quand j'étais petite... plus tard enfin ma facile et douce existence de jeune fille... c'est elle enfin qui a préparé mon bonheur à venir en m'ouvrant les portes de ce bal où nous nous sommes pour la première fois rencontrés... La fée noire... Toujours la Fée noire !...

Enfant !... répondit Ernest en montrant Bob, qui lui faisait signe de se taire, la Fée noire, la voilà.

— Non pas, reprit Bob, la Fée noire est repartie d'hier pour les colonies, son ouvrage et le mien sont finis, je n'ai été que son commissionnaire ! Elle m'inspirait et j'ai gressais, voilà tout.

C. DESLYS.

LES FEUX FOLLETS DE LA SORCIÈRE.

(LÉCENDE RHÉNANE.)

Suite.

Huit jours elle fut absente : quand elle revint, la comtesse se jeta en pleurant dans ses bras : son fils allait mourir.

Mourir à cinq ans, c'est ouvrir ses blanches ailes et, du sein de sa mère, s'envoler dans le sein de Dieu, c'est avoir effleuré des lèvres le miel de cette coupe qu'on appelle la vie, sans avoir senti l'amertume du breuvage qui la remplit ; c'est passer du bonheur de la terre au bonheur infini du ciel, c'est échanger sa robe baptismale contre la tunique immaculée des anges ; mourir c'est retourner à la céleste patrie avant d'avoir connu les douleurs de l'exil.

Mais voir mourir le fils auquel on a donné la vie, dont les lèvres bégayaient votre nom de mère, le voir mourir et rester là assise auprès de ce berceau vide, d'où il vous tendait ses petits bras, et dans cette chambre qu'il égayait de sa joie, où chaque meuble est un souvenir de lui ; le voir s'envoler sans pouvoir le suivre et reprendre sur ses épaules la croix qu'il vous aidait à porter, qu'il vous rendait douce et légère, continuer lentement sa route dans cette vie désormais sans soleil et sans but autre qu'un tombeau trop lointain, oh ! cela est affreux !

Georges allait donc mourir, et sa mère passait ses nuits et ses jours près du petit malade, et son père, le front plissé par le chagrin, le regard morne, les épaules courbées sous le poids de son immense douleur, se promenait à pas lents dans cette chambre funèbre, regardant sans voir, écoutant sans entendre, n'ayant qu'une seule pensée : son fils.

— Chère dame, murmura la nourrice à l'oreille de la châtelaine, ne désespérez pas, j'ai vu l'ermite de la forêt Noire : la guérison de votre fils Georges est assurée si, pour l'obtenir, vous et monseigneur consentez à faire un immense sacrifice.

— Faut-il ma vie seulement ? s'écria le comte.

— Ou la mienne plutôt ? demanda la jeune femme.

— Il faut, répondit la nourrice, que vous vous sépariez, pour la première fois et peut-être pour ne plus vous revoir. Il faut qu'entre son fils et lui le seigneur comte mette la mer ; il faut que, bravant mille périls, il parte pour la Terre-Sainte.

— Par le salut de mon âme ! je jure, si mon Georges guérit d'ici à huit jours, de porter en Palestine cette croix, s'écria le comte, en déchirant un lambeau d'étoffe, qu'il se plaça sur l'épaule, et d'y guerroyer un an entier contre les infidèles, avec cinquante hommes d'armes.

— Et moi durant ce temps, ajouta la comtesse, je promets de ne porter que noirs habits de veuve, de distribuer en aumône le prix de mes joyaux et de jeûner le venredi de chaque semaine, au pain et à l'eau.

Depuis plusieurs heures, l'enfant avait perdu la parole et était entré en agonie.

Soudain, de l'endroit même où l'aile de la chauve-souris... Et frappé sa joue, sortit une pustule hécate qui, éclatant avec bruit, donna passage à une petite flamme verdâtre, aussitôt évanouie.

— Mère ! fit Georges, en se levant, lève-moi ; je ne veux plus dormir.

Elle poussa un cri de joie délirant, en se précipitant vers lui et, l'enlevant dans ses bras, le présenta à son père.

Une petite brûlure à la joue droite était la seule trace qui restât de sa longue maladie.

Le même soir, le comte partait pour la forêt Noire, où il allait confesser tous ses péchés et faire bénir sa croix. Et la comtesse se revêtit les habits de veuve.

Le jeudi suivant, au sommet du donjon, flottait au vent la bannière des Raufingens, portant de gueule à trois lions d'or armés, lampassés de sable. Au milieu de la foule, réunie dans la cour d'honneur, cinquante hommes d'armes, un valeureux maintien, formaient un bataillon, au front duquel deux pages, toque en tête, oliphant d'ivoire à l'épaule, maintenaient par la bride un noir coursier, à l'œil de feu et caparaçonné de drap écarlate.

Tout-à-coup, au haut du perron, apparut le comte, armé de tout pièces, visière haute et panache flottant ; près de lui s'avancait la châtelaine, en deuil, portant entre ses bras son fils miraculeusement guéri, et suivie par la bonne nourrice, son enfant, du même âge que Georges, et les deux grands lévriers gris, portant des colliers armoriés, à chacun desquels, dans une halle d'or, retenue par de fortes chaînettes, pendait une relique destinée à les préserver des maléfices, car c'était après sa mère, à la garde de ces fidèles et vaillants animaux que le croisé confiait, en partant, son fils bien aimé.

— Noël ! Noël ! cria la foule, en se découvrant, pendant que les hommes d'armes agitaient leurs lances, et que les deux pages soufflaient dans les trompes d'ivoire.

Le comte étendit la main, et il se fit silence.

Alors, prenant son fils dans ses gantelets de fer, il l'éleva au-dessus de sa tête, en criant :

— Bons et fidèles vassaux, je mets cet enfant sous la protection de votre loyauté et de votre courage ; jurez-moi d'être pour sa mère et pour lui ce que vous avez été pour moi, de le défendre dans les périls, de lui conserver intact l'héritage de ces pères, et si je meurs sous les coups des Sarrazins, de le reconnaître pour votre légitime suzerain.

— Oui, oui, nous le jurons ! répondirent les paysans, avec enthousiasme.

Alors le comte, après avoir embrassé son fils, le remit à sa mère, à laquelle il fit aussi ses adieux ; puis, de ceinture le perron, il s'approcha du coursier frémissant, d'un bond s'élançant en selle et, brandissant son épée :

— En avant ! cria-t-il ; Dieu le veut !

— Dieu le veut ! répété : ont les hommes d'armes et les manants.

Et le cortège, franchissant le pont-levis, descendit fièrement vers le Rhin, pendant que se repliait la bannière féodale arborée à la haute tour.

Entre les roseaux du fleuve, accroupie sur la vase croûlée par la chaleur, la sorcière, aux yeux jaunes, épiait le passage du cortège. Quand il se fut éloigné, elle étendit vers le château son bras décaillé et gronda d'une voix haineuse :

— A présent que te voilà parti, ton Georges est à moi !

Pour atteindre à son but infâme, l'implacable ennemie du comte et de la comtesse essaya d'abord ses maléfices les plus puissants.

Contre les reliques suspendues au cou de l'enfant, ils ne purent rien.

La vieille essaya de lui ravir subrepticement ces précieux joyaux, mais ils étaient trop solidement attachés, et le petit Georges surveillé de trop près pour qu'elle pût en venir à bout. Et au bout d'un an de tentatives infructueuses la sorcière fut obligée de se reconnaître vaincue par la puissance de la pieuse mère.

Elle ne se rebuta pas pour cela, elle avait au plus haut degré la patience de la haine.

Sans cesser de déguiser ses mauvais desseins sous le masque d'une reconnaissance hypocrite, elle changea ses plans et résolut d'agir contre les fidèles gardiens du jeune comte.

Ces gardiens c'était la mère d'abord, puis la nourrice, puis encore le petit Jehan, son frère de lait, et les deux grands lévriers à la robe gris de fer.

L'abominable mégère célaigna les chiens qu'elle pouvait empoisonner quand bon lui semblerait et choisit Jehan pour sa première victime.

(A continuer.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.